



Pourquoi Socle ?

En un temps où les repères au sein des sociétés humaines s'estompent ou semblent voler en éclats, chacun s'accorde à reconnaître qu'il « faut recréer du lien social ».

Mais un tel impératif ne se décrète pas. Il naît du vécu et du réel, il s'affermir au fil du temps, au cœur de sociétés tout à la fois ouvertes sur le monde et ancrées dans leurs territoires. En ce sens, cette vertu (au sens romain de vertus) qu'est la confiance s'impose en douceur, en tout temps et en tous lieux, comme le socle du bien commun.

C'est pour y réfléchir avec vous, mois après mois, que nous engageons ici, avec des experts venant de tous les horizons, une réflexion de fond sur la crise de confiance que nous traversons.

Car pour que société puisse rimer avec liberté, il faut un socle solide qui se nomme confiance, qualité décidément éternelle et universelle.

Gens de
Confiance



©Christophe Chevalin, TF1

Geneviève de Cazaux, grand reporter :
« Dans chaque rencontre, l'engagement professionnel autant que personnel fonde une relation de confiance »

Journaliste spécialisée en politique et en Défense, grand reporter, Geneviève de Cazaux a tiré de ses plus de 35 ans chez TF1 et de ses nombreuses missions en zone de guerre, une connaissance fine de l'humain. Dans le paysage de ses souvenirs se côtoient de grands noms – issus du monde des médias, de la politique, des affaires internationales,

de l'Armée, de l'humanitaire... –, mais aussi une foule d'inconnus ayant laissé trace de leur courage en temps de guerre, de leur abnégation au service d'autrui, de leur joie à vivre la confiance retrouvée. Là réside l'un des talents de Geneviève de Cazaux, membre de Gens de Confiance : nous laisser deviner, derrière le témoignage de sa vie, la richesse de toutes les vies qu'elle a su découvrir par son humanité et sa simplicité, et révéler par la rigueur de son travail.

Figure du journalisme à TF1, comment avez-vous fait pour acquérir et garder la confiance de vos interlocuteurs ?

Arrivée en 1976 à TF1 de manière un peu fortuite, à l'occasion d'un travail d'étudiant, j'ai été bien accueillie. À cette époque, on avait coutume de dire qu'il suffisait de mettre un pied dans la place pour ensuite y évoluer. TF1 venait juste d'être créée, à la suite de la dissolution de l'ORTF (Office de radiodiffusion-télévision française). Léon Zitrone, Guy Lux, Georges de Caunes, Éliane Victor... C'était la « grande époque » de la télévision ! Tous ces noms fameux du journalisme étaient très accessibles avec les débutants. Ils partageaient leur expérience, et nous, les jeunes, nous étions prêts à nous laisser enseigner le métier. Malgré leur cordialité, nous avions un grand respect pour eux : ils étaient les inventeurs de la télé ! Sans doute la confiance tenait-elle en partie à cette conscience des limites : ils nous formaient, et nous, nous savions rester à notre place. Une relation de proximité n'impliquait pas la familiarité.

J'ai d'abord contribué à plusieurs émissions, notamment avec Guy Lux. Mon travail

étant sérieux, il fut de plus en plus reconnu. Petit à petit, j'ai commencé à travailler pour les informations générales, en particulier sur l'affaire Grégory (débutant en octobre 1984), ou en réalisant des reportages sur les réfugiés pakistanais et les marchands de sommeil dans le Sentier parisien, sur les réfugiés cambodgiens, etc. D'après mon chef de service de l'époque, mon talent était de faire « parler les portes », mais la politesse allait de pair – ce qui peut dénoter chez un journaliste ! Des missions délicates me furent confiées, notamment celle d'interviewer le père du lieutenant Antoine de La Bâtie, tué dans l'attentat du Drakkar à Beyrouth, le 23 octobre 1983, avec 57 autres parachutistes français – un souvenir très douloureux pour l'armée française.

Intéressée par l'économie et l'étudiant à travers de nombreuses lectures, je me suis ensuite tournée vers ce domaine. Animant en particulier une rubrique sur l'immobilier, j'ai beaucoup appris auprès du ministre du Logement, Pierre Méhaignerie, et auprès de son directeur de cabinet. À l'époque, il n'était pas difficile comme aujourd'hui d'entrer dans un ministère, et d'être en

contact direct avec l'exécutif. On pouvait vraiment discuter, au vrai sens du terme, en s'autorisant même d'émettre des critiques s'il le fallait. D'une éducation chez les sœurs dominicaines, une grande rigueur m'est restée, mise en pratique dans les interviews. L'esprit de liberté est essentiel pour un journaliste. Il s'agit de se construire une opinion par soi-même.

Au cours de votre carrière, quelles rencontres vous ont le plus marquée ?

Jacques Chirac m'a beaucoup marquée, tant par son intelligence que par son humanité. C'était quelqu'un de respecté. De manière générale, j'ai suivi ou interviewé beaucoup d'hommes et de femmes politiques, ministres, Premiers ministres ou présidents de la République : Charles Pasqua, Jean-Louis Debré, Jacques Toubon, Gérard Longuet, Valéry Giscard d'Estaing, Simone Veil, Édith Cresson, Lionel Jospin, etc. Tous étaient intéressants car, au-delà des convictions,

les représentants politiques sont toujours captivants à observer. Sentir qu'ils sont constamment en représentation, comprendre le fon-

ctionnement de leur intellect – souvent de haut niveau et donc très stimulant –, deviner ce qui les anime... Tout ceci est humainement passionnant.

En ce qui concerne l'international, j'ai surtout voyagé au Proche-Orient et au Moyen-Orient. Dès l'adolescence, il m'apparut en écoutant ma famille, composée de militaires et de passionnés de géopolitique, que le monde arabo-musulman compterait de plus en plus. Aussi l'apprentissage de la langue arabe sembla-t-il une évidence, doublée du plaisir de découvrir l'art islamique et d'appréhender cette autre religion. Au Liban, les femmes étaient particulièrement remarquables. Pendant la guerre, on voyait bien qu'elles étaient les piliers de la famille. Dans tous ces pays-là, la tradition repose sur la femme.

On peut aussi saluer l'œuvre d'autres femmes qui ont consacré leur vie au service des enfants ou des familles dans ces régions. Citons notamment la princesse Françoise de Lobkowicz, fondatrice de l'association Malte-Liban en 1987, qui s'est investie totalement pour ce pays, ou encore sœur Emmanuelle, toujours pleine d'énergie et de joie de vivre, que j'ai également côtoyée lors de missions humanitaires en Égypte. Dans une autre partie du monde, en Inde cette fois, les échanges avec mère Teresa m'ont profondément émue. Dans chaque rencontre, l'engagement professionnel autant que personnel fonde une relation de confiance.

Quelles ont été, selon vous, les principales évolutions du métier de journaliste sur les dernières décennies ?

Même si l'arrivée de nouveaux collaborateurs après les élections présidentielles de 1981 avait quelque peu changé la culture de TF1, il restait toujours une grande solidarité entre journalistes de télévision, en particulier sur le terrain. Partager les mêmes difficultés pousse à la compréhension mutuelle et à l'entraide. Nous étions aussi parfaitement conscients du poids des mots de nos dépêches envoyées par l'AFP, et nous en discutions souvent entre nous.

La révolution du journalisme est clairement venue avec le numérique. Jusqu'au début des années 1980, le journal télévisé était encore en grande partie tourné en film. La pellicule sortait du laboratoire vers 17 heures. On partait ensuite au montage et, souvent, les commentaires se faisaient en direct depuis la cabine. Durant l'affaire Grégory, j'ai inauguré le premier car de montage vidéo, un progrès considérable quand nous faisions auparavant deux fois par jour le trajet de Lépanges-sur-Vologne jusqu'à Nancy pour monter et diffuser (à France 3 à l'époque). Autre exemple illustrant l'impact de la révolution du numérique, il suffit de se rappeler que, pendant la guerre du Liban, il fallait se rendre à Damas pour transmettre et diffuser un reportage pourtant filmé à Beyrouth.

Les avancées technologiques permettant d'envoyer images et sons de manière instantanée, d'abord par satellite puis par Internet, ont bouleversé la manière de travailler et promu l'instantanéité de l'information.

Le règne de l'immédiateté a cependant ses inconvénients. D'une part, la diffusion d'informations quasiment en continu peut nuire à leur qualité. Elles semblent parfois moins fouillées. Alors que nous réalisions des reportages sur des sujets très techniques, comme les impôts, la Bourse, etc., c'est moins fréquent aujourd'hui. De la même façon, les cartes géographiques, souvent utilisées auparavant pour illustrer le contexte d'un conflit, le sont moins de nos jours. L'information immédiate semble se concentrer aujourd'hui davantage sur l'humain, que sur des sujets de réflexion induisant de fait une dimension long-terme.

D'autre part, et en politique notamment, la multiplication des chaînes de télévision rend plus difficile la possibilité de filmer pour les cameramen et complique également la tâche des rédacteurs. Auparavant, ceux-ci arrivaient toujours à s'adresser directement aux hommes politiques, même pour quelques mots. Le secret résidait parfois à être en bonne relation avec l'officier de sécurité, qui nous faisait signe lorsque l'on pouvait aborder son ministre !

L'esprit de liberté est essentiel pour un journaliste. Il s'agit de se construire une opinion par soi-même

Entretien avec Geneviève de Cazaux

Le risque d'attentats, et la protection par conséquent déployée autour des personnalités publiques, est également venu renforcer cet aspect, réduisant les occasions d'interviews.

Encore reste-t-il les séances des questions au gouvernement, que ce soit au Sénat ou dans la salle des Quatre Colonnes à l'Assemblée nationale, mais les cordons de sécurité et la densité de journalistes ne favorisent pas les entretiens en aparté.

Autre point à souligner, la loi Guigou du 15 juin 2000, sur la présomption d'innocence et le droit à l'image, a permis d'étendre les possibilités journalistiques en autorisant le fait de flouter des personnes photographiées ou filmées. Lors des reportages antérieurs, seules étaient filmées les personnes ayant expressément donné leur accord.

Avec Elle rit dans la nuit – Alzheimer au quotidien (Anne Carrière, 2013), vous témoignez sur l'accompagnement à domicile de votre mère atteinte de cette maladie. Qu'en reprenez-vous ?

Après une tentative en maison de retraite, défavorable à l'état de santé de ma mère, je l'ai ramenée chez elle... et découvert le parcours du

combattant de l'accompagnement à domicile. Il est très difficile de trouver des personnes prêtes à faire ce métier, tant il exige de patience et d'abnégation. Ma mère a été heureuse et bien soignée, mais l'organisation d'un tel accompagnement est tâche ardue.

Par ailleurs, il existe très peu d'aides de l'État, financières ou autres. Les personnes exerçant ce travail peuvent demander n'importe quel prix. Tout cela revient fort cher aux familles. Si un établissement spécialisé peut déjà coûter jusqu'à 4 000 € mensuels, l'accompagnement à domicile peut s'élever jusqu'à 6 000 €... Le Plan sur la dépendance est l'Arlésienne de tous les gouvernements. Tout le monde en parle mais personne n'agit vraiment, alors qu'il serait tellement nécessaire.

L'enjeu principal de l'accompagnement des patients est à mon sens le respect de leur dignité : la prise en compte de leur pudeur, la propreté et le soin de leur apparence, la surveillance de leur alimentation. Or le personnel aidant n'est pas toujours formé en conséquence – ni même parfois pour les soins d'urgence –, et dispose souvent de peu de temps à consacrer à chaque patient. ■

REPÈRES

Geneviève de Cazaux



Journaliste éditorialiste en politique et en Défense, grand reporter, Geneviève de Cazaux est diplômée d'une maîtrise d'enseignement de Lettres modernes, et parle anglais, italien et arabe. Elle débute sa carrière chez TF1 en 1976, d'abord en tant que reporter pour les informations générales. De 1987 à 1991, Geneviève de Cazaux devient journaliste spécialisée en économie, anime des rubriques sur l'immobilier et la finance, et gère le service économique pendant la guerre du Golfe. Elle est envoyée spéciale au Maghreb. De 1991 à 2001, elle rejoint la rubrique Politique intérieure, traite notamment des questions de Défense, suit les campagnes électorales de tous les partis et accompagne les voyages officiels. Elle est envoyée spéciale en Israël et dans les territoires palestiniens. À partir de 2001, devenue grand reporter, elle travaille pour la rubrique Patrimoine et Culture, avant d'en être nommée rédactrice en chef adjointe.

Auditrice de l'IHEDN (Institut des Hautes Études de Défense Nationale), Geneviève de Cazaux en a présidé le comité de travail sur les « Risques et menaces au XXI^e siècle ». Elle est actuellement rédactrice en chef d'*Engagement*, la revue de l'Association de Soutien à l'Armée Française (ASAF). Elle est chevalier de l'ordre national du Mérite, et chevalier du Mérite de l'Ordre de Malte.

Elle a publié *Elle rit dans la nuit – Alzheimer au quotidien* (Anne Carrière, 2013), et effectué, depuis 1978, de nombreuses missions humanitaires (Liban, Inde, Égypte, Yémen, Haïti...).

Geneviève de Cazaux, special correspondent: "In every encounter, professional as much as personal commitment is the foundation for a relationship of trust"

Geneviève de Cazaux is a journalist and special correspondent, focusing on politics and defense. From numerous assignments in war zones and her 35 years at TF1, she has acquired a deep understanding of mankind. In the landscape of her memories, big names from the world of media, politics, international affairs, the army, humanitarian aid, etc. rub shoulders. But there are also many unknown people who have left traces of their

courage in wartime, of their self-sacrifice in the service of others, of their joy in living with renewed confidence. Here lies one of the talents of Geneviève de Cazaux, a member of Gens de Confiance: to let us divine, behind the account of her life, the richness of all the lives that she was able to discover through her compassion and straightforwardness, and to reveal through the rigor of her work.

EXTRAITS & RÉFÉRENCES**Une journaliste dans l'univers de la Défense**

Durant notre interview, Geneviève de Cazaux est revenue sur le lien très fort qui l'a unie à l'Armée tout au long de sa vie, que ce soit au cours de ses nombreux reportages en zone de guerre, ou de son travail pour la revue Engagement, publiée par l'Association de Soutien à l'Armée Française (ASAF).

Du visage de la guerre...

« Mon histoire familiale a fait que j'ai effectivement été attirée par la sphère militaire. Je voulais savoir comment se passait la guerre "en vrai", sur le terrain, et comprendre ses origines, ses ressorts. Il est toujours stupéfiant de constater que des hostilités peuvent être déclenchées pour des sujets que l'on n'aurait pas imaginés sources de conflits, alors que les conséquences seront désastreuses : pays détruits, enfants blessés et mutilés, familles miséreuses. La plupart des gens s'appauvrissent de la guerre. Évidemment, on ne se rend pas dans un pays en guerre sans être introduit et piloté par des militaires ou des diplomates. Je connaissais du monde dans ces milieux, je me préparais et je me laissais guider tout en restant concentrée sur mon objectif. Contrairement aux apparences, le fait d'être une femme ne m'a jamais gênée pour exercer mon métier sur une zone de conflits et gagner la confiance de mes interlocuteurs, au contraire. L'armée française a toujours été exemplaire : elle s'est réformée lorsqu'elle en a reçu l'ordre, elle s'est féminisée comme elle en était priée. Aujourd'hui, s'adresser à une femme ou employer une femme pose plus de problème à un patron de presse qu'à un militaire ! Il aura d'ailleurs fallu du temps pour que les patrons de presse confient les questions de Défense à des journalistes femmes. Quant aux enseignements de ces expériences, on comprend que lorsque résonne, en France, le "nous sommes en guerre" lancé à l'occasion de la crise du Covid-19, cela sonne faux. Nous avons à manger, nous avons de l'eau et de l'électricité, et aucune balle ne vient se ficher dans le mur de notre chambre au-dessus de notre lit : nous ne sommes donc pas en guerre. Rien à voir avec ce que vivaient les habitants du quartier chrétien de Beyrouth, Achrafieh, s'il faut nommer un exemple parmi tant d'autres. »

... à la guerre des « sans-visage »

« En tant que rédactrice en chef de la revue *Engagement*, j'ai récemment travaillé à la publication d'un numéro spécial consacré au centenaire de l'Union des Blessés de la Face et de la Tête (UBFT), association créée le 21 juin 1921 et plus connue sous le nom des "Gueules Cassées". De nombreux blessés, chirurgiens, psychiatres et chefs militaires ont été interrogés, afin de témoigner de l'œuvre immense accomplie par cette association. Si le terme de "gueule cassée" évoque spontanément les rescapés de la Grande Guerre, en vie mais atrocement défigurés, on oublie trop souvent que de telles blessures surviennent toujours, surtout chez les civils. L'UBTF s'est d'abord battue pour que les soldats de la Première Guerre mondiale, blessés à la face, puissent percevoir une pension militaire. Disposant toujours de leurs bras et jambes pour aller travailler, ces derniers n'étaient en effet pas considérés comme invalides et ne recevaient aucune indemnité de blessés de guerre, même si les douleurs ou le traumatisme psychologique les empêchaient de retrouver une vie professionnelle et sociale normale. Ce type de blessure entraîne malheureusement un sentiment de perte d'identité, du fait, le plus souvent, du regard des autres. Les Gueules Cassées ont par la suite continué leur œuvre de soutien moral et matériel, accompagnant les militaires tout au long des conflits des XX^e et XXI^e siècles, mais aussi les gendarmes, les pompiers et les policiers. C'est cette fraternité, très vive et naturelle, qui peut aider les blessés à retrouver confiance en la vie. Elle est visible dans le témoignage de jeunes blessés, comme de généraux en retraite qui continuent à donner bénévolement de leur temps pour soutenir les blessés ou invalides.

Interviewer tous ceux qui œuvrent à la reconstitution des visages fut une leçon de courage, de persévérance et d'humilité. Les énormes progrès médicaux effectués depuis le siècle dernier en chirurgie faciale sont le fait de passionnés, mettant leurs compétences au service des autres. Finalement, quoi de plus banal, mais aussi de plus éminemment humain, que le sourire ? Lorsque cette simple gestuelle musculaire a nécessité des mois de chirurgie, elle devient le signe extérieur d'une confiance retrouvée. Telle est la devise des Gueules Cassées : "Sourire quand même". On devrait y penser plus souvent. »

Pour en savoir plus :

Lien vers le numéro spécial de la revue *Engagement* sur le centenaire des Gueules Cassées : <https://www.asafrance.fr/boutique/hors-series/product/135-gueules-cassees-numero-special.html>

LE REGARD DE GENS DE CONFIANCE

Face aux épreuves de la vie, afficher sérénité et confiance

Quel formidable voyage dans le temps et l'espace du dernier demi-siècle nous offre ici Geneviève de Cazaux ! Des multiples anecdotes qu'elle rapporte, deux enseignements sont à dégager, qui viennent plus particulièrement recouper les sujets de prédilection de GDC.

Premièrement, la dimension information et communication. Geneviève de Cazaux met en perspective 50 ans d'évolution, depuis l'antique ORTF que les plus anciens d'entre nous ont connue, jusqu'aux derniers effets du numérique. La technique, dans sa croissance permanente et exponentielle, a complètement bouleversé notre rapport au monde. Mais, *in fine*, la technique n'est somme toute que ce que nous sommes à même d'en faire. Qui aurait dit que la confiance qui existait autrefois à l'échelle communale pourrait aujourd'hui s'étendre à la sphère planétaire ? Aurions-nous pu, il y a quelques années, établir un lien de confiance aussi rapide avec des correspondants que nous ne connaissons pas, à l'autre bout de la France ou du monde ?

C'est là qu'entre en ligne de compte le second enseignement de Geneviève de Cazaux. Son voyage à travers le monde se conjugue simultanément à un voyage au cœur de l'humain. Elle qui a vécu au quotidien avec les plus grands de ce monde, rend aussi hommage à ces milliers d'inconnus qui donnent ou souffrent en silence. Quelle leçon d'humilité mais aussi de détermination ! Quelle belle devise que celle de ces Gueules Cassées qui nous intime à « sourire quand même » ! Ces soldats qui ont risqué leur peau au service de notre patrie et ont été abîmés dans leur chair, nous donnent une belle leçon de vie. Sachons les écouter. La leçon de Geneviève de Cazaux est aussi simple que forte : face aux aléas de l'existence, sachons en toutes circonstances garder confiance et sérénité.

Joyeux Noël en famille et bonne année 2022 à tous !

Ulric Le Grand
cofondateur de Gens de Confiance

La philosophie de Gens de Confiance

Individualisme exacerbé ? Délitement des structures traditionnelles d'entraide ? Oubli du respect d'autrui, et de la parole donnée ? De fait, les sociétés contemporaines s'interrogent sur leur devenir.

Ce constat a présidé à la naissance, en 2015, de Gens de Confiance, plateforme de petites annonces, basée sur la confiance et la courtoisie, ouverte à tous, sur recommandation. Ses petites annonces en font un laboratoire dans l'espace virtuel complexe qu'est internet. Par cette symbiose entre la technique et l'humain, GDC n'a pas la prétention de changer

le monde, mais plus modestement de favoriser la renaissance de la confiance, ce lien subtil qui lie les uns aux autres au sein d'un réseau. GDC transpose ainsi, dans l'universalité du monde numérique, l'ancien système de connexions qui existait hier au sein du village. Cette démarche va bien au-delà d'un simple échange de biens et de services. Elle vise à recréer, très concrètement, du « lien social ». Via cette Lettre, nous entendons ainsi apporter notre contribution au débat public sur la renaissance de la confiance comme socle des sociétés humaines.